

## FUKUSHIMA, L'EXPÉRIENCE EN PARTAGES Sophie Houdart

Éditions de Minuit | « Critique »

2019/1 n° 860-861 | pages 70 à 86 ISSN 0011-1600 ISBN 9782707345219

Article disponible en ligne à l'adresse :
https://www.cairn.info/revue-critique-2019-1-page-70.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de Minuit. © Éditions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Fukushima, l'expérience en partages

À la manière des listes dressées par Sei Shônagon dans ses *Notes de chevet* (*Makura no sôshi*) au début du xi<sup>e</sup> siècle, je pourrais commencer par énumérer, parmi les choses entendues, les choses énoncées, les choses dénoncées à propos de la triple catastrophe survenue dans le Nord-Est du Japon en mars 2011, celles qui rendent vulnérables et celles qui au contraire rendent forts:

## Liste des choses qui rendent vulnérables:

Regarder Godzilla Avoir peur (surtout les femmes) Ne pas savoir Savoir Des sols appauvris

## Liste de celles qui rendent forts:

Savoir Ne pas savoir Mesurer Sourire Un passé rompu aux catastrophes Des sols enrichis et composés

Dans chacune de ces listes, on trouverait une théorie des affects, une théorie du savoir, un art de la composition. Ce serait très pratique. On pourrait toujours savoir où on en

<sup>\*</sup> Je remercie les participants du GECo (Groupe d'Études constructiviste) et du séminaire Pragmatiques de la Terre pour leur écoute et leurs remarques à une version longue de ce texte (Bruxelles, 28 mars 2018). L'enquête dont il est ici question est par ailleurs redevable au CNRS ainsi qu'à F93. Je remercie en particulier tous les membres du collectif *Call It Anything* (http://www.f93.fr/fr/project/11/call-it-anything.html).

est, les choses – d'être rangées – seraient enfin claires et on pourrait dormir tranquille...

Ces choses, cependant, se compliquent et se mêlent dès lors qu'on tente de les saisir depuis quelque part. Dans ce qui va suivre, ce quelque part, c'est la petite ville de Tôwa, sise, dans un dédale compliqué de collines verdoyantes, à une cinquantaine de kilomètres de la centrale de Fukushima Dajichi. Le nombre de kilomètres a ici moins d'importance que la configuration topographique et paysagère qui a été favorable à Tôwa tandis que pour une distance sensiblement équivalente, les villages voisins de Yamakiya ou d'Iitate, pardelà les collines, ont dû être évacués. Ceux qui comptent ici, ce ne sont pas les gens déplacés, ni ceux endeuillés par le tsunami: ce sont des gens qui sont restés et qui font l'apprentissage de «vivre avec» des faibles doses - mais des doses quand même - de radioactivité. Ce vivre avec est problématique en plusieurs sens - ce sont ces sens que je voudrais commencer à déplier. Déplier sans ranger : l'envie me vient de raconter sans filage pour rendre compte (plutôt qu'analyser) de quelque chose de lancinant, pour esquisser des sortes de grands mouvements qui demandent des respirations plutôt que des articulations.

\*

Prenons comme point de départ un documentaire réalisé en 2015 et diffusé l'année suivante sur ARTE, intitulé: *Tchernobyl, Fukushima, Vivre avec* ¹. Le tableau croisé entre la situation dans certains villages autour de Tchernobyl et celle de certains villages de la préfecture de Fukushima s'impose de lui-même – le présent des Ukrainiens étant tout naturellement donné, dans ce documentaire, comme le futur des Japonais. À Olmany, au sud-est de la Biélorussie, à 200 kilomètres environ de Tchernobyl, cela fait trente années que les gens «vivent avec les conséquences de la pollution [radioactive]» – le temps ayant laissé aux vies la latitude de, *malgré tout*, s'épanouir, et aux inquiétudes la marge pour se réduire à défaut de se résorber totalement.

<sup>1.</sup> O. Julien, Bellota Films, Arte France, 2015.

Olmany comme litate au Japon, à une soixantaine de kilomètres de la centrale Fukushima Daiichi, ont en commun d'être situés dans ce qu'on appelle une «zone grise», définie dans le documentaire par «la limite d'une situation normale» dans laquelle la vie est «possible sous conditions». La maîtrise des instruments de mesure a censément permis aux gens de «découvrir le vrai visage du territoire dans lequel ils vivaient depuis des années»; la vie d'avant la mesure (et non d'avant la catastrophe, remisée hors champ) est redéfinie a posteriori comme une vie d'errance, de déplacements aveugles. Ce qu'enseignent les instruments de mesure, c'est à discriminer et à redonner un sens - littéralement - aux actions quotidiennes: les endroits où on peut aller, ceux où on ne peut pas, ce qu'on peut manger, ce qu'on ne peut pas, la même chose que l'on peut manger quand elle vient d'ici, qu'on ne peut pas manger quand elle vient de là, etc. Ce qui rendrait vulnérable, c'est, dans la perspective du documentaire, l'impossibilité de discriminer, c'est la non-distinction, c'est prendre une chose pour une autre en se fiant à ce qu'elle paraît être, ou à ce pour quoi on la prenait depuis toujours. À l'apparence des choses, il faut dorénavant ajouter une part dont le caractère invisible, inodore et silencieux complique singulièrement le travail.

À quelle condition, cependant, une vie avec vulnérabilité est-elle audible? Dans Le Chemin des possibles. La maladie de Huntington entre les mains de ses usagers, Émilie Hermant et Valérie Pihet argumentent en faveur de ce documentaire, au motif qu'«au contact de conditions ultraspécifiques qui sont celles de ces situations de maladie et de contamination, vivre, ce peut être [...] créer une multitude de savoir-faire - autrement dit, un art de vivre bien» (p. 281). Partageant le lot de réactions indignées («Comment pouvez-vous dire qu'il peut y avoir du bonheur dans la vie avec Huntington?»/ comment peut-on dire qu'il est possible de «s'accommoder» de la vie en zones contaminées?), les auteures concluent que «le film Vivre avec est, au-delà des réserves compréhensibles des collectifs antinucléaires vis-à-vis du programme ETHOS. extrêmement nécessaire: parce qu'il raconte comment il est possible non seulement de créer de la situation habitable à partir d'un monde où la catastrophe a eu lieu, mais aussi et surtout comment l'entraide est consubstantielle à cet accomplissement» (p. 283-284).

Pour Émilie Hermant et Valérie Pihet, «il n'est pas anodin que [les réactions dont leurs propositions ont fait l'objet] émanent, sauf exception, de professionnels, non d'usagers» (p. 283). Car la vie avec vulnérabilité n'est audible que pour les usagers qui puisent dans sa montée en puissance de quoi persévérer. Parlant du documentaire Fukushima, Tchernobyl, on ne peut omettre cependant, comme elles l'évoquent ellesmêmes, les violentes critiques dont il a fait l'objet: dépeint sans recul, le programme ETHOS, projet européen visant à «améliorer les conditions de vie des habitants» en zone contaminée, mis en œuvre après Tchernobyl entre 1996 et 2001, puis déployé à nouveau dans la région de Fukushima à partir de 2012, a pu être requalifié de «crime contre l'humanité<sup>2</sup>» et ses défenseurs décrits comme des «aménageurs de la vie mutilée<sup>3</sup>». Transformant la région de Fukushima en région-laboratoire – laboratoire de nos propres conditions de vie anticipée -, le Centre d'étude sur l'évaluation de la protection dans le domaine nucléaire (CEPN), instance à qui l'on doit le programme ETHOS, participerait de l'inextricable pour le solutionner ensuite, en remettant dans les mains des victimes les instruments nécessaires à l'exercice d'un jugement éclairé sur leur situation.

\*

Cette histoire a des airs connus. Au Japon, elle rappelle la constitution d'un savoir expert autour des effets du nucléaire sur la santé, dont les bases one été posées sans ironie dès après le lancement de la bombe au-dessus d'Hiroshima, par les Américains eux-mêmes.

31 octobre 2012. Hiroshima. Comme beaucoup d'autres, je me trouve spontanément à associer les deux événements de Hiroshima et de Fukushima, trouvant dans ce lien morbide des ressorts historiques. Michaël Lucken écrit que «la manière dont on se situe par rapport à la Seconde Guerre

<sup>2.</sup> http://www.fukushima-blog.com/2016/11/vivre-dans-le-jar-din-nucleaire-avec-ethos-un-crime-contre-l-humanite.html, consulté le 13 février 2018.

<sup>3.</sup> https://sciences-critiques.fr/tchernobyl-fukushima-les-amena-geurs-de-la-vie-mutilee/, consulté le 13 février 2018.

mondiale a été depuis soixante ans l'un des enjeux majeurs de la politique et de la culture japonaise 4»; dans les nombreux propos qui apparentent la situation à Fukushima à un temps de guerre 5, le motif de l'explosion atomique et de la dévastation est commun et se dit souvent dans des termes similaires; Philippe Pelletier tisse ce même motif de Fukushima comme la nouvelle «guerre totale 6», ou «troisième grande défaite» (dai san no haisen) – la première ayant été l'irruption brutale des canonnières occidentales dans l'archipel en 1853 et l'ouverture forcée des ports japonais par le commodore Perry en 1868; la deuxième, la défaite de 1945. Visite du mémorial de la paix, à Hiroshima, donc.

Je suis venue là il y a des années, lors de mon tout premier séjour au Japon. Je me souviens de ce qui m'a marquée à l'époque: les corps calcinés, la ville en cendres, les traces et témoignages... La première partie du mémorial est consacrée à l'histoire d'Hiroshima. Les vitrines affichent les lettres des généraux américains et scientifiques signant le destin de la ville, rendent lisibles la manière dont ils ont procédé, ensemble, au choix de celle-ci et de Nagasaki. Sur deux piliers sont accrochées des plaques où sont inscrites toutes les lettres envoyées depuis 1968 par les maires successifs de Hiroshima aux instances diplomatiques américaines ou de divers pays européens pour protester contre les essais nucléaires et réclamer leur cessation au nom de la souffrance du peuple d'Hiroshima. La ville se donne à voir tout d'un bloc comme une ville de paix, profondément opposée aux essais nucléaires. Mais, et c'est manifeste tout au long de la visite, une démarcation claire est maintenue entre nucléaire civil et nucléaire militaire. Dans les lettres de protestation envoyées à chaque nouvel essai nucléaire mené aux États-Unis ou en Europe, à l'année 1986 par exemple, il n'est fait mention qu'une seule fois à la catastrophe de Tchernobyl. Usant des

<sup>4.</sup> M. Lucken, A. Bayard-Sakai et E. Lozerand, *Le Japon après la guerre*, Paris, Philippe Picquier, 2007, p. 67.

<sup>5.</sup> T. et N. Ribault, Les Sanctuaires de l'abîme. Chronique du désastre de Fukushima, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2012.

<sup>6.</sup> P. Pelletier, «La guerre de Fukushima»,  $H\acute{e}rodote$ , vol. 3-4,  $n^{\circ}$  146-147, 2012, p. 277-307.

mêmes formules que les précédentes, la missive du 8 mai commence ainsi:

As long as nuclear weapons exist, coexistence and prosperity of the human race are impossible, as is true world peace. [...] Based on our own horrible experience with an atomic bomb, we represent the citizens of Hiroshima, appealing for complete abolition of nuclear weapons and achievement of permanent world peace, and strongly protest your nuclear testing. / With clouds of radiation spread over Europe and beyond from the Chernobyl accident, the terror of nuclear disaster is immeasurable. / We strongly request that France seriously perceive the responsibility as a nuclear power holding the key to the destiny of the human race. [...]

Very truly yours,

May 8, 1986

Takeshi Araki, Mayor of Hiroshima.

La mention de Tchernobyl vient inopinément rendre circonstancielle la protestation, en l'appuyant d'un motif nouveau. C'est patent, l'accident de Tchernobyl n'entre que pour une part infime dans l'argumentation anti-nucléaire qui vise, d'abord et avant tout, les usages militaires. C'est la guerre contre la paix; l'irresponsabilité de certains contre la conscience éveillée de beaucoup (de plus en plus nombreux à mesure des circonstances); l'indifférence des autorités contre la mobilisation de tous. Tchernobyl vient cependant rendre à propos «la terreur du désastre nucléaire incommensurable»... Cette incommensurabilité est tout entière contenue dans cet au-delà de l'Europe, entité géographique floue à laquelle, précisément, les nuages sont indifférents.

À l'étage du mémorial, un large espace est réservé à l'histoire des essais nucléaires et aux mouvements de protestation contre les armes nucléaires. À grand renfort de cartes et de statistiques, l'échelle change soudain. Nous quittons provisoirement Hiroshima pour aborder l'«âge nucléaire» ouvert par les deux bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, et «les nouveaux dangers de la prolifération». Un espace annexe est consacré aux «traitements institutionnels et organisationnels de la catastrophe»: un panneau y est consacré à «la souffrance des enfants» d'Hiroshima et au destin des orphelins; un autre à l'ABCC, The Atomic Bomb Casualty Commission, fondée par les Américains au sortir de la

guerre, en 1947, à Hiroshima et Nagasaki, pour «étudier les effets à longs termes de la Bombe A sur le corps humain». «En 1975, le Japon et les États Unis s'accordèrent pour partager équitablement l'opération et le management de la [commission qui] fut réorganisée et renommée alors Fondation pour la Recherche sur les Effets des Radiations (RERF)». Le panneau suivant décrit succinctement les recherches menées sur «la maladie de la Bombe-A» (A-bomb Disease Research), orchestrées exclusivement par l'ABCC pendant toute la période de l'occupation américaine. «Lorsque l'occupation prit fin, des chercheurs japonais poursuivirent le travail.» Depuis 1957 et la promulgation de la Loi médicale sur les Hibakusha (Hibakusha Medical Law), les survivants de la Bombe A, pris en charge par le gouvernement japonais, sont examinés régulièrement et «traités». Un autre panneau est consacré à la «Coopération internationale pour traiter les Hibakusha» - seconde mention de la catastrophe de Tchernobyl, pour laquelle Hiroshima peut «utiliser l'expérience acquise auprès des hibakusha»; comme en contrepartie. Hiroshima gagne définitivement son statut de laboratoire du nucléaire. La ville et les institutions qu'elle abrite depuis la Bombe A sont reconnues pour leurs compétences expertes en matière de catastrophe nucléaire. Le lien entre Hiroshima et Tchernobyl n'est plus circonstanciel - il est structurel. Les effets de la radioactivité sur le corps humain, qu'il s'agisse d'une catastrophe nucléaire militaire ou d'une catastrophe nucléaire civile, peuvent être comparés, et les techniques de diagnostic échangées. Les chercheurs ayant l'expérience de l'une peuvent dorénavant transmettre leur savoir à ceux qui ont l'expérience de l'autre.

Automne 2012, toujours. Hiroshima, toujours. J'arrive à la Fondation pour la Recherche sur les Effets des Radiations (RERF). Je suis prise en main par une jeune femme qui officie une visite dont chaque arrêt a été calibré. De la traversée au pas de charge des couloirs qui affichent, devant des portes closes, des posters explicatifs pour chacun des départements du centre (Department of Clinical Studies, Department of Epidemiology, Department of Statistics, Department of Genetics, Department of Information Technology), je retiens que le RERF travaille sur la base d'une «cohorte» de 120 000 survivants. Je comprends que, depuis Tchernobyl, «l'intérêt

pour les effets de la radioactivité sur la santé a augmenté» et que le RERF reçoit des stagiaires qui viennent de l'étranger pour se former – notamment de Russie; qu'il délivre une «aide médicale» et développe des recherches sur les effets médicaux au long terme de la radioactivité «en cas d'accidents». Il est donc, d'une certaine façon, tout à la fois centre de préparation aux catastrophes et cellule de crise, prête à l'intervention, qui capitalise les expériences et les connaissances au fil des «accidents» nucléaires.

Je retiens mon hôtesse devant un dernier poster, «Transporting and communicating RERF risk estimates to those exposed from Fukushima». Le document est signé Evan B. Douple, Kazuo Neriishi, Kotaro Ozasa et Jeffrey L. Hart. Tandis que la jeune femme s'apprête à me commenter le très dense panneau et me donne une feuille sur laquelle elle a résumé, pour elle-même, l'affaire en quelques points, un homme s'approche, qui a visiblement entendu parler de ma visite. Je suis chanceuse: il s'agit d'Evan Douple, l'un des auteurs du poster. Il m'explique que plusieurs scientifiques du RERF sont membres du Comité pour Fukushima, auquel on doit l'installation ici et là, dans la région de Fukushima, de «box counters», des dispositifs normalement utilisés en laboratoire et qui ont été mis à disposition des habitants, en extérieur. Bien que la diffusion de la radioactivité à Hiroshima et à Fukushima soit propre à chacune, il est, retient Douple, un point commun aux deux: les effets psychologiques. Dans le cas de Fukushima, si l'accumulation du tsunami, du tremblement de terre et de la présence des radiations complique un peu le tableau, reste que les effets sont, dans l'un et l'autre cas, renforcés par «la méconnaissance que l'on a des effets du nucléaire». D'après Douple, nos sociétés, et en particulier le Japon - «il faut voir Godzilla» -, sont pleines de messages et d'images qui perpétuent la peur, notamment la peur des mutations. C'est pourquoi il est tellement essentiel de «communiquer». Compte tenu du fait que nous vivons dans un monde technologique pour lequel on ne peut plus espérer de «risque zéro» il faut se préparer, en comprenant. Douple pédagogise imparablement: dans trente ans, sur cent personnes, trente développeront un cancer, mais il sera alors impossible de trouver un «marqueur» qui prouverait que ces cancers viennent de Fukushima. Fier, il continue

en mettant en avant le travail de conservation accompli au RERF, qui fait de la Fondation «le plus long projet bionational de l'humanité». Depuis près de soixante-dix ans, les cel·lules sanguines sont congelées, et l'on dispose d'une banque d'échantillons qui constitue une «ressource formidable» (tre-mendous resource). Ce qui lui a toujours semblé admirable, c'est la volonté des survivants de participer malgré tout... Les échantillons de sang sont tellement précieux qu'ils ont été dupliqués à Hiroshima et à Nagasaki: en cas de typhon ou de tremblement de terre, il est peu probable qu'une catastrophe atteigne les deux villes en même temps... Quelle ironie, quand même...

Mais – oups – ce que ni les panneaux du Mémorial ni ceux du RERF ne mentionnent, c'est l'histoire pour le moins obscure qui motive en amont le changement de nom de l'ABCC en RERF. À mon retour en France, j'apprends par Philippe Pelletier que «l'ABCC coopérait avec le JNIH (*Japan National Institute of Health*), créé en 1947 à l'instigation des forces d'occupation américaines, qui contraignait les *hibakusha* à se soumettre à des études sur les radiations en leur faisant miroiter qu'on allait les soigner » et que «ce JNIH intégrait des membres de l'Unité 731, connue pour ses essais bactériologiques ou chimiques sur des cobayes humains et ses vivisections pendant la guerre 7 »...

En quoi toute cette histoire contribue-t-elle à donner consistance à celle des gens que je rencontre à Tôwa, qui s'efforcent d'apprendre à cohabiter avec les radionucléides? À Hiroshima et au RERF, les habitants doivent l'installation, ici et là dans le paysage, de stations de monitoring high tech; à Tchernobyl, qui doit elle-même tant à Hiroshima, ils doivent les Whole Body Counters empruntés aux Ukrainiens, qu'ils viennent «consulter» une fois l'an pour s'assurer de leur taux personnel de contamination... Mais depuis Tôwa, ce qui est surtout notable, c'est le sentiment que les mêmes instruments, les mêmes dispositifs, circulent de catastrophe en catastrophe sans offrir de moyen stable pour capitaliser un savoir concernant la radioactivité.

<sup>7.</sup> P. Pelletier, «La guerre de Fukushima», art. cit. Voir aussi Y. Lenoir, La Comédie atomique. L'histoire occultée des dangers des radiations, Paris, La Découverte, 2016.

Cette découverte ne m'appartient pas: elle a orienté les programmes de mesures développées par les associations fondées au lendemain de la catastrophe par des citoyens ordinaires. Ces associations ont d'abord œuvré à produire des mesures alternatives à celles produites par le gouvernement (mesures relayées entre autres par des instituts de recherche comme le RERF à Hiroshima) dans l'objectif explicite de convaincre les populations résidant au Nord-Est de Tôkyô de quitter les lieux. Mais au moment où je rencontrai certains de leurs représentants, un an et demi après l'événement, ils insistaient sur le fait qu'en matière de mesure de la radioactivité, il ne pouvait y avoir que des interprétations, qu'il ne pouvait toujours s'agir que d'appréciation, d'évaluations – et finalement de décisions personnelles. Dès 2013, au CRMS (Citizens' Radioactivity Measuring Station), dans ce centre de mesures citoyennes ouvert au public à Fukushima. décider ou non qu'une situation, un objet, un aliment «expriment» de la radioactivité au point de mettre en danger la santé ou l'environnement est de l'ordre de l'opinion, qui relève donc en partie - en partie seulement - du politique. Le «partage d'expériences» et l'«entraide» semblent donc constituer un terrain vacillant.

\*

Reprenons. Que signifie encore «vivre avec»? On voit, dans le documentaire *Fukushima*, *Tchernobyl*, que c'est grâce au partage d'expérience, grâce aux mesures dont il apprend le maniement, que monsieur Suetsuji Endo, habitant d'Iitate, apprend à «combattre la radioactivité» et à faire front à cet «ennemi invisible». C'est grâce aux mesures que son anxiété s'est un peu «apaisée», grâce aux mesures encore que «la radioactivité a cessé d'être abstraite et omniprésente», grâce aux mesures enfin qu'il peut soudain «voir l'empreinte des fantômes».

Il n'est pas rare, à Tôwa, qu'on parle aussi de la radioactivité comme d'un ennemi particulièrement vicieux, ou même d'un «monstre» à décimer. Sugeno Seiji, qui préside le réseau de l'agriculture biologique de Fukushima et pratique l'agriculture biologique dans la région depuis plus de trente ans, explique quel choc cela a été de découvrir, en 2012, ses

tomates irradiées alors même que cela faisait plus de vingt ans qu'il en cultivait – comme si la familiarité qu'ils avaient, lui et elles, entretenue, avait pu les préserver de la contamination. Depuis cette date, il est un des chefs de file des expériences menées, en collaboration avec des agronomes et des experts en radioactivité, pour comprendre comment éradiquer la radioactivité, lui faire barrage, ou la canaliser. Dans le petit livre qu'il a publié, il fait état de ses années de recherche, et parle des radiations comme de monstres: oni<sup>8</sup>. Mais dans le même temps qu'il convoque l'image de territoires à reconquérir et de monstres à exterminer, monsieur Sugeno parle des ressources de la terre, des graines de l'espoir, explique qu'il est important d'écouter à nouveau «la voix du sol», de «retrouver une vie en symbiose avec la nature» <sup>9</sup>.

Lorsque je le rencontre au printemps 2013, il m'emmène faire le tour de ses terres. Nous nous arrêtons d'abord au point le plus haut, d'où l'on voit clairement les réseaux d'eau qui descendent directement de la montagne, en trois points, pour irriguer tout le contrebas. La première année, monsieur Sugeno avait récolté du riz à 760 becquerels par kilogramme. La deuxième année, il avait renoncé à cultiver. Il relance cette année. Malgré le large sourire qu'il affiche en continu, il est inquiet: les parcelles juste au-dessus des siennes ont été abandonnées, des plantes et des arbres ont poussé, et c'est certainement cette végétation qui expliquera qu'une nouvelle fois, les taux de sa récolte soient élevés. C'est, à proprement parler, un cercle vicieux...

Dans une des parcelles en contrebas, une bordure en plastique délimite une zone expérimentale. Là, il s'agit de cartographier et mesurer le déplacement du césium qui entre dans la rizière par l'eau. On inscrit la parcelle dans une grille pour voir comment l'eau se répand, depuis son point d'entrée (minakuchi) jusqu'à son point de sortie (minajiri). En bordure du chemin qui longe les rizières, les taillis atteignent des taux impressionnants: nous sommes à 0.820 microsieverts par heure sur le compteur Geiger que promène avec

<sup>8.</sup> S. Sugeno, 2012, Hôshasen ni katsu nô no hitonami (L'Agriculture pour vaincre la radioactivité), Tôkyô, Tankobon: Komonzu.

<sup>9.</sup> M. Nônaka, Nô to ieru nihonjin (Ceux qu'on appelle les Japonais et l'agriculture), Tôkyô, Tankobon: Komonzu, p. 32, puis p. 58.

lui monsieur Sugeno. En remontant vers la route, il nous désigne une maison. Elle a été décontaminée, mais trois mois plus tard, avec la forêt tout autour, la radioactivité mesurée était à nouveau très forte...

Nous finissons notre tour un peu plus loin encore. Nous laissons les voitures et grimpons tous à l'arrière de la camionnette de monsieur Sugeno. Un chemin escarpé nous mène d'abord à une vigne, qu'il a lancée cette année. Nous poursuivons à pieds et escaladons des troncs d'arbres couchés pour atteindre une parcelle récemment déboisée, à flanc de coteau. Des sacs de copeaux tapissent l'espace expérimental, délimité par des sacs de terre. L'idée est incroyable: en se décomposant, les copeaux de bois produisent des champignons, connus pour absorber le césium, et utilisés pour décontaminer la zone. Les sacs encerclent des arbres coupés, qui montrent déjà de jeunes pousses ici et là. L'expérience consistera à mesurer la radioactivité de ces arbres régénérés. Évidemment, une telle expérience n'est possible que sur de petits espaces, sur dix ou vingt mètres carrés tout au plus. Mais il serait possible de recourir à ce système pour décontaminer l'entour des habitations par exemple. La question suivante s'impose d'elle-même: que fait-on ensuite du mélange de copeaux de bois et de champignons? Sur mille becquerels par kilogramme, le mélange n'absorbe en réalité que 5 ou 6 %, il est en lui-même en deçà des seuils acceptés. On peut donc le brûler. «Il faut bien tenter quelque chose, autrement le cycle ne s'arrêtera jamais»... Comme les protagonistes de cet autre documentaire, Uncanny Terrain 10, monsieur Sugeno a «décidé de prendre acte de ce monde impur et de tenter d'expérimenter avec lui 11 ».

L'enquête ethnographique que j'ai commencée en 2012 sur les programmes de mesure de la radioactivité dans l'air, les sols, les aliments – enquête que j'avais imaginée

<sup>10.</sup> J. Kajino et E. Koziarski, «*Uncanny Terrain*. A documentary series about Fukushima farmers fighting to continue growing organic food on land contaminated by nuclear fallout», 2011, http://uncannyterrain.com/blog/, dernière consultation le 23 octobre 2018.

<sup>11.</sup> N. Prignot, «Malgré Fukushima: récits de cultures improbables», dans D. Debaise et I. Stengers (éd.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les Presses du réel, 2015, p. 74.

systématique – a trouvé dans cette scène un de ses premiers points de butée. J'avais vu des gens mesurer tant et plus 12, mais j'entrevoyais là pour la première fois le champ d'expériences ouvert pour comprendre comment les radionucléides se «comportaient», comment ils «s'exprimaient» (detekuru). La prééminence d'un vocabulaire et de postures indiquaient que ces expériences relevaient davantage de l'observation que de la métrique: les rizières, les champs, les forêts étaient transformés en plateformes d'observation d'où capter des flux, des parcours, mais aussi des frictions (entre une chose et une autre, entre les radionucléides et la racine du plant de riz, qui est différente de celle entre les radionucléides et les grains de riz, etc.). Il s'agissait donc moins de mesurer un taux de radioactivité que de cerner les manières extrêmement variées dont les radionucléides entraient en relation avec un environnement spécifique, une entité spécifique de cet environnement spécifique, une saison, un jour, le temps qu'il fait, etc.

\*

Uncanny Terrain. Dans l'analyse qu'il propose de ce documentaire, le philosophe Nicolas Prignot fait valoir le raffinement considérable des points de vue auquel oblige la présence de la radioactivité sur un territoire agricole. Ce qui est mis au travail par l'événement catastrophique, c'est une «forme de savoir situé, expérimental» (ibid., p. 81), sollicité soudainement - et surtout, insisterais-je - du fait que la catastrophe est appelée à durer, à cause de son extension temporelle et de l'extraordinaire longévité des radioéléments. Voilà qui empêche ou devrait empêcher de parler de ce qui se passe dans la région de Fukushima autrement qu'en situant toujours, à la fois dans l'espace et dans le temps, ce dont on parle. À Tôwa, dans cette exploitation agricole où je me rends chaque année, et dans ses alentours, les formes du vivre avec ont une histoire et se transforment année après année, rendant caduque une description en termes d'«avant-après»,

<sup>12.</sup> Je me permets de renvoyer à S. Houdart, «Les répertoires subtils d'un terrain contaminé», Techniques & Culture, n° 68, «Mondes infimes», 2017, p. 88-103.

soulignant en revanche l'importance de l'écologie relationnelle à laquelle participe à présent la radioactivité, suivant des termes jamais tout à fait stabilisés. La radioactivité a compliqué, ou est venue grossir ou densifier «la toile de pensées vivantes» dont parle Eduardo Kohn<sup>13</sup>. De fait, à Tôwa, un choix est réalisé, différent de celui que font les habitants d'autres endroits. Il y avait une alternative: soit «vivre avec» en enlevant des surfaces agricoles cinq centimètres de terre et en abrasant les forêts, les collines – prospérer sur la base d'une terre dénutrie, appauvrie... comme on le pratiquait dans les années 1970; soit «vivre avec» en retournant le sol, en l'enrichissant d'argile, de potassium, de zéolithes - prospérer sur la base d'une terre augmentée, suivant un modèle que mes interlocuteurs reconnaissent volontiers dans le Japon des années 1950. À Tôwa, c'est cette sorte de prospérité qu'on a encouragée – prospérité qu'Haraway réfère au «bien vivre avec les autres», et que Baptiste Morizot, parlant du retour des loups en France, rapporte à «la bonne intelligence de la situation 14 ».

En 2015, lors de mon premier séjour chez monsieur Ôno, cet agriculteur à Tôwa avait trouvé utile, en guise de «rattrapage», de me montrer l'un des reportages télévisés tournés dans la région quelques années plus tôt et où son exploitation tenait la vedette. Retracant les premières années qui avaient suivi la catastrophe, les récoltes trop contaminées pour être vendues, les premières expériences avec les agronomes, l'importance du compost pour aider à la décontamination, il figurait schématiquement la manière dont le césium dispersé dans la terre (représenté par de petites billes bleues) venait se fixer sur de petits graviers de zéolithe (des billes plus grosses, blanches) épandus sur les rizières. Aidé par le calcium qui agit comme un leurre (en rouge), et séduit par la zéolithe pourrait-on dire, le césium est ainsi maintenu dans son existence, stabilisé dans sa présence – ne serait-ce que provisoirement. Il est là. Et pendant qu'il est là, il n'est pas ailleurs, il n'est pas dans le grain de riz qui sort

<sup>13.</sup> E. Kohn, Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain [2013], Bruxelles, Zones Sensibles, 2017.

<sup>14.</sup> B. Morizot, Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant, Marseille, Wildproject, 2016.

ND, Non Detecté. La manœuvre signale qu'on a bien en tête que la radioactivité, d'une certaine façon, ne peut pas être sans place, ne peut pas disparaître – et de fait, chaque fois qu'un taux baisse on se demande «où a-t-elle bien pu aller?». Pour le dire avec Vinciane Despret, cette impossibilité à disparaître est «son drame à elle», sa manière d'exister et de «persévérer dans son être». L'opération pourrait être reformulée ainsi: «Tu veux un endroit où exister. Je vais te donner ce que tu aimes pour que tu n'ailles plus où je ne veux pas que tu ailles 15.»

Pour périlleuse qu'elle soit, cette piste interprétative, qui fait de la compromission diplomatique une voie du «vivre avec», m'invite à relire de nombreuses scènes. J'ai bien en tête par exemple que les champignons, précisément parce qu'ils absorbent les radioéléments, sont devenus impropres à la consommation. Dans la colline boisée qui surplombe l'exploitation de monsieur Ôno, les souches à *shiitake* qu'il cultivait et consommait volontiers sont à présent laissées à l'abandon. Si on ne peut plus les récolter ni les manger, ceux qu'on trouve encore en forêt continuent pourtant de participer de la trame des «pensées vivantes».

Printemps 2016. Pour la première fois depuis les événements de 2011, une famille (les grands-parents, la mère, deux jeunes garçons, une toute petite fille) est venue passer la nuit chez les Ôno, dont la ferme a récemment acquis le statut d'auberge. Des scientifiques, des journalistes, des artistes, des politiciens, les Ôno en ont hébergés beaucoup, mais pour cette famille le motif est enfin sans lien avec la catastrophe (le grand-père est venu dans la région pour rendre visite à la tombe d'un de ses ancêtres et y emmener sa descendance) et la présence des enfants est perçue par monsieur Ôno comme l'annonce de jours meilleurs. Lorsque je reviens à la ferme après avoir passé la journée dans les environs, la famille est là. Monsieur Ôno et les deux garçons descendent juste du chemin qui grimpe au-dessus de la maison jusqu'à un petit temple et aux souches de shiitake maintenant délaissées. D'un pas vif, manifestement joyeux de leur trouvaille, les enfants ont retroussé le bas de leur tee-shirt en guise

<sup>15</sup>. Communication personnelle. Mes remerciements à Vinciane Despret pour cette percutante reformulation.

de panier: à la vue des énormes shiitake plaqués sur leur ventre, je ne peux réfréner un mouvement de recul... Mais à ce geste de collecte qui me semble incongru, monsieur Ôno prend très vite l'initiative d'en relier un autre, qui lui donne sens: montrer aux enfants comment marche le tractopelle, leur faire ramasser de la terre, les mains sur les manettes, la déplacer. En leur transmettant ces gestes il leur donne peutêtre le désir de venir vivre un jour, à leur tour, à la campagne, m'explique monsieur Ôno... Il aurait pu choisir, comme ce fermier de sa parentèle, de cultiver des shiitake en serre, hors sol: il aurait pu choisir de s'assurer d'une production. Mais ce qu'il fait, c'est de permettre à des enfants de passage d'accomplir le geste de cueillir - geste qui implique d'apercevoir, d'identifier, peut-être de sentir les champignons. Si ni les enfants ni nous ne mangeront les champignons ramassés ce jour-là, ils participent, au même titre que d'autres choses, à l'animation ou à l'activation d'un lien intime destiné, dans le futur, à compter.

\*

Avec la triple catastrophe de mars 2011, c'est toute l'écologie des sois qui a été modifiée et rendue vulnérable. Se peut-il, me dis-je, qu'il y ait là matière à répondre à ceux qui (à l'instar des concepteurs du programme ETHOS) sont venus à Fukushima apprendre la vie en situation de contamination pour mieux préparer le terrain de nos futurs accidents nucléaires?

Les bribes d'histoires que j'ai retracées ici font comprendre qu'on ne peut «apprendre de Fukushima» sans apprendre tout le reste, la somme des tous petits liens qui situent toujours plus ce qui s'est passé. À ces bribes il faudrait encore ajouter l'histoire par laquelle cette région du Nord-Est s'est trouvé longtemps estampillée «pays des Barbares», soumise à des politiques d'acculturation; ou l'histoire, beaucoup plus tardive, des moulins par lesquels les gens de la région s'assuraient une autonomie énergétique (autonomie à laquelle TEPCO (Tokyo Electric Power Company) avait mis fin au milieu des années 1960); ou encore l'histoire du satoyama, l'espace semi-cultivé qui, plus que d'un type paysager générique, relève toujours d'une relation

intime à la constitution fragile. Les situations de contamination ne se valent pas, parce que les écologies ne sont jamais strictement équivalentes. Une nouvelle piste s'ouvre qui soudain égrène de menues situations à peine remarquées. Et il me faut encore creuser les façons de faire accueil, sans fioritures, à ce qui vient de l'extérieur: les pousses de saules que j'amène sont plantées immédiatement en terre dans la cour, les chatons trouvent place dans la pièce commune, les fruits et les légumes donnés par des voisins s'accumulent et composent les menus. Partant de là, il faut donc reprendre l'enquête et poser la question: comment l'arrivée d'un tout autre dans la région, comme la radioactivité, s'articule-t-elle ou fait-elle écho à d'autres histoires de cohabitation? de débarquement? de colonisation?

Sophie HOUDART